

Stéphanie Benson



Vanitas vanitatum et omnia vanitas

ECCLÉSIASTE I. II

*Können Tränen meiner Wangen
Nichts erlangen
O, so nehmt mein Herz hinein !*

J.S. BACH, *Matthäus-Passion*

TEXTE DE CHRISTIAN FRIEDRICH
HENRICI DIT PICANDER

*Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse
que de confondre l'effet avec la cause :
j'appelle cela la véritable perversion de la raison.*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles*

*Mon âme monte. Je vous vois en contre-plongée.
C'est ceux qui sont déjà partis que je m'en vais retrouver.
Ne vous inquiétez pas, non je pars pour le paradis,
Pas pour parader mais professer la 7^e prophétie.*

MC SOLAAR, *Solaar pleure*

Milton — qui ne s'appelait pas encore Milton, qui, pour autant qu'il s'en souvienne, n'avait aucun nom à ce moment précis, n'était rien, inexistant, ou alors un tout, qui dépassait de loin une existence unique, étriquée d'humain — marchait en souriant quand la femme l'accosta.

Il faisait beau, très beau, soleil et petits oiseaux. Il se rappelait très bien l'odeur de la ville et la sensation de chaleur sur sa peau. Le bruit, aussi. Un grondement lointain et rassurant. Un bourdonnement sans début ni fin, sans source identifiable, sans origine. Le murmure de la vie.

Il était vivant, ça, au moins, il le savait avec certitude, ayant longuement observé ceux qui ne l'étaient plus. Il devait manger et chier, donc il vivait. Pour le reste, c'était flou.

Sur le coup, il avait trouvé la femme plutôt classe. Plus tard, au moment de la tuer, il la haïrait à cause de sa laideur. L'être humain est profondément instable.

Elle portait une jupe épaisse comme celles de son institutrice, non, pas la sienne, idiot, celle des petits, il n'était pas petit, lui, et des bas transparents, noirs, alors que la jupe appelait un collant opaque, couleur chair. Ne me regardez pas. Une veste en laine avec rien dessous. Enfin, rien de visible. Boutonnée. Il avait senti son pénis se durcir à l'idée d'arracher les boutons.

— Excusez-moi, Monsieur, est-ce que je peux vous proposer un bilan psychologique et professionnel entièrement gratuit ? (Milton s'arrêta.) Je ne vous prendrai que quelques minutes, mais cela peut changer votre vie. À partir de cette première analyse rapide mais parfaitement scientifique, le fruit d'années de recherche, vous comprendrez soudain qui vous êtes au fond de vous et ce que vous devez faire pour vous mettre en harmonie avec votre destin.

Elle ne lui laissait pas le temps d'en placer une. De toute manière, il n'avait rien envie de dire. Il regarda le soleil révéler les quelques cheveux gris en haut du crâne de la femme bavarde. Pas de teinture. Pas encore. Il était plus grand qu'elle. La preuve : pas petit, lui.

— Une fois que vous aurez compris les bienfaits de notre démarche, vous aurez sans doute envie de pousser l'analyse plus loin, dit la femme. D'aller chercher votre être originel que les années d'asservissement à un système social décadent ont réduit au silence tout au fond du monde d'en dessous. Aujourd'hui, nos techniques sont tellement évoluées que nous sommes en mesure de capter la moindre vibration psychique, de la convertir en pulsations numériques, de l'analyser par nos méthodes d'éclatement spectral et de révéler à chacun son être originel.

Milton hocha la tête.

Le maquillage de la femme avait légèrement coulé avec la transpiration, ou alors elle s'était frotté l'œil sans s'en rendre compte. Milton s'imagina en train de la gifler pour étaler le maquillage partout sur son visage, et son érection prit de l'ampleur.

— D'accord, dit-il.

La femme s'interrompit.

Elle le regardait dans les yeux depuis le début, mais il eut l'étrange impression qu'elle ne le voyait que pour la première fois. Il rapprocha les pans de sa veste d'été devant son sexe.

Il faudrait l'attacher. Les mains, les pieds. Elle bougeait beaucoup trop.

— Je suis absolument ravie que notre proposition vous intéresse, s'extasia-t-elle. Tout ce que vous aurez à faire, c'est répondre à quelques questions. J'entre vos réponses dans l'analyseur que voici.

Une boîte grise, un peu comme un lecteur de carte bleue. C'est quoi, ce délire ? Un analyseur chromatique de réponses idiotes, Milton — qui ne s'appelait toujours pas Milton — faillit éclater de rire. Non, ce n'était pas son genre. Milton riait rarement, même devant le ridicule.

La femme plus la boîte égalent ridicule puissance deux.

Il faudrait la lui fracasser sur le nez. Est-ce que ça ferait du bruit ? Peut-on entendre un nez se casser ? L'éclatement de l'os produirait-il un son ? Nauséabond. Peut-on produire un son nauséabond ? Un son qui va au-delà du son pour devenir sensation, écœurant, envie de vomir ? Ou le son ne peut-il être qu'auditif, ondes longues, ni odeur ni goût ?

— C'est un procédé révolutionnaire, s'enthousiasma la femme. L'élaboration d'un appareil aussi perfectionné a nécessité de longues et rigoureuses recherches scientifiques. Quel âge avez-vous, Monsieur ?

La question le surprit. Qu'est-ce que ça peut te foutre, salope ? Tiens, prends ça, un coup de genou dans le con, ça te calmera avec tes questions de pute !

— Trente-trois ans, dit-il.

Ce n'était sans doute pas vrai.

La femme appuya sur les touches noires de la boîte grise. Milton regarda plus attentivement. Les signes imprimés sur les touches étaient parfaitement incompréhensibles.

— C'est la langue d'Io, celle que parle et qu'écrit notre être originel, expliqua la femme en souriant. La langue de notre instinct que cette société dite évoluée fait taire à tout jamais, sauf pour les êtres éclairés que le destin nous envoie. Dès que vous aurez retrouvé votre être originel, vous parlerez de nouveau la langue d'Io.

— Et si je n'y arrive pas ?

La femme le gratifia d'un soupir condescendant.

— Avec l'aide de l'Untergott, vous y arriverez.

Avec l'aide de qui ? Milton faillit éclater de rire de nouveau. Ou fondre en sanglots, il ne savait pas trop. Au lieu de quoi, il ordonna à son corps de devenir pierre, le seul moyen de reprendre les rênes, se transformer instantanément en un bloc uni de matière non pensante. Pas de réflexions, pas d'émotions, pas de douleur, la douleur n'étant qu'une émotion, n'est-ce pas ? Une putain de bordel d'émotion à la con et qu'est-ce que j'aimerais te tordre le cou, connasse !

Qu'est-ce que je fous là ?

Le soleil brillait, il pourrait aller au parc. Les enfants allaient au parc. Les vieux aussi. Les enfants sont la mauvaise conscience des vieux.

Oh, regarde, mamie, le pauvre monsieur tout sale ! Donne-lui une pièce, qu'il puisse aller se laver !

Et pour bouffer, il faisait quoi ? Il s'en remettait à l'aide de l'Untergott ?

Milton n'avait jamais eu besoin de mendier. Pas besoin financièrement, en tout cas. C'était une épreuve qu'il s'imposait, un rite de passage régulièrement renouvelé, garder présent à l'esprit à quel point

l'image est tordue de l'autre côté du miroir, rester conscient de son apparence dans les yeux d'autrui. Non pas ce que je suis, mais ce que l'autre croit voir.

La bonne femme avait posé une nouvelle question, il le voyait à sa tête, une question qu'il avait laissé échapper. Mauvais point, ça. Tu vas trop vite, connasse, et tu me le paieras.

— Je vous demande pardon, dit-il. Je n'ai pas bien entendu. Quelques petits problèmes d'audition.

La pute sourit. Comprenait bien. On lui avait dit, à elle aussi, que ça rendait sourd. Ce qui ne l'empêchait pas de se triturer la nuit, dès qu'elle croyait son mari endormi.

Tu veux que je t'aide, salope ? Tu veux que je te la chatouille ?

— Je vous avais demandé votre profession, sourit-elle, toutes dents dehors.

Petit rire nerveux de la part de Milton. Calculé. Pas le genre de rire qui peut déraiper en n'importe quoi, ça, non. Un petit rire parfaitement maîtrisé qui a pour but de signifier à l'autre que, oui, puisque la question est posée, on va y répondre, mais enfin, hem, je ne voudrais pas paraître immodeste...

— J'ai l'immense privilège de n'être pas obligé de travailler pour gagner ma vie, dit Milton.

Voix douce, paupières pudiquement baissées, créer une complicité.

Très importante, la complicité.

*

Iris luttait contre une crampe à la cuisse droite et le buisson de houx devant lequel elle s'accroupissait et qui lui grattait la nuque quand l'oreillette se mit à grésiller. Katz faisait l'appel. Pour la quatrième fois. Fallait bien qu'il s'occupe. Pas grand-chose d'autre à faire dans un jardin de banlieue.

— Günther ?

— Prêt, chef.

— Stefan ?

— Prêt.

— Iris ?

Elle serra les dents, obligea le muscle tétanisé à se détendre : pas question de bouger maintenant.

— Iris ? répéta Katz. Tu es prête ?

— Ça fait plus d'une demi-heure que je suis prête, siffla-t-elle d'une voix tranchante. Quand est-ce qu'on y va, merde ?

— Quand nous serons certains que la fille ne risque rien, grésilla la réponse.

— Elle ne risque déjà plus rien, affirma la jeune lieutenant. Elle est morte.

— Rien ne nous permet de...

— Mais c'est logique, Monsieur ! Il ne les a jamais gardées vivantes plus de vingt-quatre heures, et ça fait deux jours qu'elle a disparu.

— Chut ! Ça bouge dans le salon. Deux silhouettes collées l'une contre l'autre.

— Il nous a repérés, soupira Iris.

— Comment veux-tu qu'il... ?

— Je n'en sais rien, mais c'est évident. Il joue avec nous, Monsieur.

Katz ne répondit rien, et elle lui en fut reconnaissante. Elle avait raison et il le savait. C'était lui le boss, l'officier supérieur, la voix de l'expérience. Elle : la stagiaire.

Un bureau anonyme dans un immeuble anonyme :

— Vous voulez rejoindre mon unité ? avait-il demandé, les yeux pétillants, le sourire partagé entre admiration et crainte. Vous savez ce que nous faisons dans mon unité ?

— Oui, monsieur.

— On fait quoi ?

— On traque des tueurs, monsieur.

— Faux, lieutenant. On fouille les égouts. Les poubelles des gens, les canaux par où on évacue la merde et les égouts psychiques de l'âme humaine. Vous voulez vous retrouver dans la merde jusqu'au cou pour le restant de votre vie, lieutenant ?

— S'il le faut, Monsieur.

— Il ne le faut pas, vous le savez très bien. Restez où vous êtes, lieutenant. Gentil commissariat, gentille petite ville de la campagne française. Passez le concours pour devenir commissaire. Faites des bébés.

— Ça ne m'intéresse pas, Monsieur.

— C'est ce que je vois. Pourquoi ?

Elle avait haussé les épaules, troublée, du coup, devant ce regard si peu séducteur. Katz ne cherchait pas à plaire. Il ne plaisait pas, d'ailleurs. Il fascinait.

Pas la même chose.

— Je ne sais pas, avait-elle fini par répondre. Mais je veux travailler avec vous.

— Stagiaire. Six mois à l'essai ; après, on voit. À prendre ou à laisser.

C'était à Strasbourg.

Cinq mois déjà.

Iris ne savait toujours pas pourquoi.

— Elle a raison, Katz, intervint Günther.

— Je sais qu'elle a raison ! cracha Katz. Je sais aussi qu'il y a un putain d'arsenal dans cette baraque, et que si jamais la fille vit encore...

La banlieue de Cologne, Allemagne réunifiée. Calme, résidentielle. Un parfum résiduel de campagne, d'autrefois. Petit pavillon banal, ni trop modeste ni tapageur. On avait évacué (discrètement) les voisins, bouclé le quartier. Tomas Geist ne s'en tirerait pas. La question demeurerait : combien en emmènerait-il avec lui ? Katz s'était décidé pour l'opération commando, uniquement les membres de son unité, afin d'éviter à tout prix le bain de sang et de ne lui donner aucune raison de tuer la fille.

Combien, déjà ? Cinq ? Dix ? Quinze ?

Des femmes, évidemment. Un adolescent, pas encore officiel. Pas de preuves directes ; seul Geist pourrait le leur dire. Une fois en prison, quand tout serait fini. Mais même alors, serait-il capable de la vérité ?

La crampe se détendit, la douleur dissoute dans les tissus musculaires, Iris rectifia légèrement sa position. Temps doux mais couvert. Elle pouvait entendre chanter les oiseaux.

— Il doit la porter, estima Stefan. De pièce en pièce. Il sait qu'on l'observe.

— Morte ou vivante ?

— Morte. Il sait qu'on l'aura. On l'aura ou il se flinguera, mais le résultat est le même. Il ne tuera plus. Il ne va pas gaspiller son dernier bonbon, sa dernière chance de bonheur.

— Je ne sais pas. Il acceptera peut-être de négocier.

La voix de Katz était moins affirmative.

— Il faut y aller, patron. On perd du temps.

— Pas encore.

Iris soupira. Qu'attendait-il donc ? Un signe de Dieu ? Ils n'allaient pas passer la journée accroupis dans les buissons !

De sa position, elle ne voyait pas les autres. Seules les oreillettes leur permettaient de communiquer. Oreillette et micro miniaturisés. Et crampe à la cuisse. Trop tendue.

Comment ne pas l'être ? Le type à l'intérieur était un tueur, un animal, une bête sauvage, un monstre.

Non, pas un monstre, les monstres n'existent pas et les animaux ne tuent pas pour jouer. Tomas Geist est le pur produit de la monstruosité de l'esprit humain. L'extrême cruauté d'une imagination vouée entièrement à la destruction d'autrui.

— Iris ? (Katz.)

— Oui ?

— Elle est debout à côté de lui. Il ne peut pas la porter debout, il n'en a pas la force. Elle doit vivre encore.

— Ce n'est pas possible, patron. (La voix de Günther, toujours aussi calme.) Il est incapable de les garder en vie pendant deux jours. Ou alors, on s'est totalement plantés sur son compte.

— Je crois qu'on s'est trompés, acquiesça Katz.

Iris bougea imperceptiblement.

— De toute façon, c'est trop tard maintenant, chuchota-t-elle. Il faut y aller. On ne peut pas retourner au bureau pour réfléchir.

— On le croyait bête, désorganisé, instinctif et suicidaire, poursuivit Katz comme si elle n'avait rien dit. Le fait qu'il nous a repérés tend à prouver le contraire.

— J'y vais, proposa Iris. J'entre par la fenêtre des toilettes. Je suis la seule à pouvoir le faire.

— Et une fois dedans ? demanda Katz.

— Je vous ouvre la porte.

— S'il te le permet.

— Monsieur, ou on y va, ou on se replie et on envoie la cavalerie. On ne va pas rester dans ce jardin jusqu'à la nuit !

Elle n'arrivait pas à l'appeler « patron », comme les autres. Ni Katz, comme il le lui avait proposé. Elle l'appelait « Monsieur », il l'appelait « lieutenant ». Jusqu'à aujourd'hui.

— Et pourquoi pas ?

Elle faillit répondre : Parce que j'ai une putain de crampe à la jambe, se retint à temps. Katz n'aurait pas apprécié, il manquait parfois d'humour. Iris tendit puis relâcha ses muscles.

— Laissez-moi y aller, monsieur.

— Non. La fille est forcément en vie. Il va demander à négocier. Il faut attendre.

*

La femme, désemparée, ne savait plus sur quel petit bouton appuyer. Un rentier, ça ne rentre pas dans les cases. Milton l'observa pendant quelques secondes.

— Cela vous pose un problème ? dit-il.

— À moi ? Ah non ! Pas du tout, monsieur. Chacun vit comme il l'entend !

— Mais vous devez répondre à la question, et ma réponse n'était pas prévue.

— Oui, enfin, on peut aussi moduler.

— Moduler ?

— Choisir si on doit ou non remplir les cases. Selon.

— Cependant, si vous mettez *sans* je me retrouve dans la catégorie des personnes sans intérêt, les fainéants, les parasites, les mères de famille nombreuse qui mangent des bonbons en regardant la télévision. Je n'ai pas la télévision.

La femme semblait un peu perdue.

— Mettons, si vous voulez bien, que je suis poète, dit Milton.

La femme se détendit. Produisit un sourire crispé.

— Le maître m’a prénommée Alamandra.

Milton fronça les sourcils.

— Le maître ?

— C’est le tout premier qui a retrouvé son être originel et redécouvert la langue d’Io. Poète, vous disiez ? C’est beau.

— Très modeste, remarquez. Personne ne m’a jamais invité à la télévision pour parler de ma poésie. Mais comme je n’ai pas la télévision, c’est aussi bien.

Doucement, mon vieux, dou-ce-ment. T’es en train de l’égarer, et si tu la perds, tu ne pourras pas bénéficier de ton bilan psychologique et professionnel entièrement gratuit. Et tu ne sauras jamais si ton blindage est suffisamment épais.

— Disons que j’ai publié quelques recueils de poésie mais que je n’ai pas besoin de ça pour gagner ma vie. Des parents prévoyants m’ont mis à l’abri de ce genre de souci.

La femme souriait ouvertement. Impressionnée. Ça te plaît, hein, salope, l’idée d’interviewer un rentier ? Toutes les femmes ne rêvent que d’être entretenues. Ne t’inquiète pas, tu l’auras, ta soirée en tête à tête. Tête à tête, oui !

Soudain, il avait envie de rire. Une irrépressible besoin de lui hurler à la figure : Tête à tête !

Serrer les fesses. Très, très fort, comme quand t’as envie de chier, terriblement envie de chier, et qu’il ne faut pas. Ne pas quitter la classe avant la fin du cours. Je peux aller aux toilettes, madame ? Non. Serrer les fesses jusqu’à la mâchoire : on bloque tout, plus rien ne passe. Son sexe se tendit, douloureux.

Elle tapait sur sa connerie de machine, la pétasse. Heureuse, du coup. Des rêves plein la tête. Tête à tête. Arrête de penser à ça.

— Votre situation familiale ?

— Orphelin.

Non, ce n’était pas la bonne réponse, il le voyait à son expression. Qu’est-ce qu’elle cherchait à prouver ? Il respira à fond. Du calme. Ne penser à rien. Besoin de se branler.

— Ce n’était pas ce que vous vouliez savoir.

Les arbres arrachés par la tempête continuent de faire des bourgeons, pensa-t-il sans raison. C'est quand même incroyable. Les racines à l'air, couchés sur le flanc, et ils bourgeonnent, ces cons. Personne ne leur a donc expliqué qu'ils étaient morts ?

— Êtes-vous marié ? Des enfants ?

Des enfants. Quelle drôle d'idée.

— Non.

— Combien d'heures dormez-vous par nuit ? En moyenne.

Milton réfléchit.

— Deux.

— Deux ?

— Ou trois. Ça dépend.

— Vous êtes insomniaque ?

— Non, je dors mieux le jour.

— Ah oui !

C'est ça, rassure-la. Un poète, ça écrit la nuit. Le calme, l'inspiration, tous les clichés de l'écrivain maudit. L'artiste selon les magazines féminins. À la louche ! Lui ouvrir la gorge, lui trancher l'aorte. Tout doucement.

— Est-ce que vous vous sentez parfois seul ?

Oh oui, Madame, tellement, tellement seul, viens. Me donner du réconfort. Trop fort. Ta tête dans mes mains. Je jouis. Je languis. Histoire sans lendemain. Tête à tête. Arrête.

— Parfois. Comme tout le monde, j'imagine.

(Sourire.)

Bonne réponse. Se situer dans la normalité. Je suis comme-tout-le-monde, normal. Plus normal que moi, tu meurs.

— Pas tout le monde, monsieur. Certaines personnes ont l'impression de se suffire à elles-mêmes alors que le salut ne peut venir que du groupe. Vous ne croyez pas ?

Sourire. Établir une complicité.

— Je suis assez solitaire de nature.

— Peut-être n'avez-vous simplement pas encore rencontré la personne qui vous correspond...

Tu veux que je te baise, c'est ça ? Apprivoiser le loup solitaire, le chasseur ? Jouer l'appât ? Biche, chèvre, qu'importe ? La vic-time innocente. Mieux dans l'autre sens : l'in-no-cente-vic-time.

— Pensez-vous vous connaître ? reprit-elle.

— Sans doute pas. (Sourire.) On ne se connaît jamais tout à fait, n'est-ce pas ?

— Il existe des moyens scientifiques pour cela. Des cours, des stages. Le maître pourra vous aider à entreprendre le long voyage vers la rencontre avec votre être originel.

— Mon être originel.

— Celui que vous étiez avant de prendre forme humaine.

— J'étais qui ?

— Je ne sais pas, Monsieur. Vous seul le savez. Mais l'éducation et les agressions du monde extérieur vous en ont éloigné. Le maître pourra vous aider à vous retrouver. À redevenir entier.

— Ce sera long ?

— Tout dépendra de vous, monsieur. Ce bilan doit déterminer votre base-d ; le niveau où vous vous trouvez actuellement. Votre point de départ.

— Allez-y. Dites-moi quelle est ma base-d.

Elle parut gênée.

— Je n'ai pas encore assez d'éléments. Vous êtes pressé ?

— Pas du tout, dit Milton. Je vous écoute.

— Que signifie pour vous la notion de Dieu ?

— La notion ?

— Croyez-vous en Dieu, Monsieur ?

Ne pas pleurer. Surtout ne pas pleurer. L'imaginer sans tête, voilà, c'est mieux. Un tronc sans tête. Une tête toute seule. Je voudrais... te... manger-le-cerveau ! Manger tous les cerveaux du monde pour trouver la bonne réponse. Il faut répondre à la question.

Tu dois répondre à la question. Réponse normale exigée. Que répondent les gens normaux à la question deux mille cent soixante-sept ?

— Je ne sais pas.

— C'est normal, Monsieur. La société nous raconte tellement de mensonges à ce sujet.

— Excusez-moi. Ne bougez pas. Je reviens de suite.

Milton se précipita dans le café, s'enferma dans les toilettes et se masturba frénétiquement. Ce ne fut qu'après avoir éjaculé sur les murs crasseux et couverts de graffitis obscènes qu'il comprit ce qu'il devait faire.

*

Un temps de silence. Iris se représenta Katz accroupi dans les roseaux de l'autre côté du jardin, son visage avec cette expression malheureuse qui trahissait chez lui le doute, la lourdeur de la responsabilité. Son job : empêcher des tueurs de faire ce qu'ils aimaient le plus au monde. Iris se surprit à espérer : pourvu qu'il ait raison. Pourvu que la fille soit encore en vie.

Annelie Reuter. Dix-sept ans. Disparue lundi matin en plein centre-ville alors qu'elle se rendait au lycée. L'alarme n'avait été donnée que le soir, douze heures plus tard, quand la mère était rentrée de son emploi de caissière pour trouver l'appartement vide.

Douze heures perdues.

Mardi matin, diffusion sur toutes les chaînes de la télévision allemande du portrait de la jeune fille.

Mardi midi, le coup de chance qu'ils attendaient depuis des mois. Une camarade de lycée pense avoir vu la jeune fille monter dans une camionnette blanche, une Volkswagen Transporter. Tandis que des agents ravis se tapent la vérification du fichier des cartes grises, Katz lance le programme de recherche du CISCIP (Centre international de sciences criminelles et pénales) avec la nouvelle donnée.

Mardi soir, le jackpot tombe : la disparition à München-Gladbach deux ans auparavant d'une coiffeuse, Wiebke Braunstein. Le cadavre retrouvé trois jours plus tard dans une poubelle. L'une des personnes interrogées à l'époque, voisin de la disparue, est propriétaire d'une Volkswagen Transporter blanche. Il est livreur et s'appelle Tomas Geist.

Les vérifications avaient pris une partie de la nuit. Geist avait quitté München-Gladbach deux mois après la disparition de Wiebke Braunstein pour s'installer à Stuttgart. Un mois plus tard, la police